
Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences

Jacinthe Mazzocchetti et Emmanuelle Piccoli



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pa/471>

DOI : 10.4000/pa.471

ISSN : 2273-0362

Éditeur

Université Lumière Lyon 2

Édition imprimée

ISBN : 1634-7706

ISSN : 1634-7706

Ce document vous est offert par Université catholique de Louvain

UCL

Université
catholique
de Louvain

Référence électronique

Jacinthe Mazzocchetti et Emmanuelle Piccoli, « Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences », *Parcours anthropologiques* [En ligne], 11 | 2016, mis en ligne le 20 décembre 2016, consulté le 21 décembre 2018. URL : <http://journals.openedition.org/pa/471> ; DOI : 10.4000/pa.471

Défis méthodologiques, éthiques et émotionnels d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences

Jacinthe Mazzocchetti et Emmanuelle Piccoli

Laboratoire d'Anthropologie Prospective
Université Catholique de Louvain, Belgique

Au travers de terrains dans les milieux de la prostitution, dans des situations de guerres et « d'encampements » (Agier, 2008), à propos de sorcellerie ou encore d'avortements clandestins, les auteurs réunis dans ce numéro interrogent les possibilités d'une ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences ainsi que la place des émotions dans l'élaboration des connaissances. Si en anthropologie, l'inhérence de la subjectivité et des affects engagés dans les processus de recherches font aujourd'hui l'objet d'un consensus relativement élargi (Caratini, 2004 ; Defreyne *et al.*, 2015 ; Geertz, 2012 ; Ghasarian, 2004 ; Laplantine, 2012), la manière dont les émotions des interlocuteurs, tout comme celles des chercheurs, viennent les bouleverser dans ce qu'ils sont, dans leur manière de rencontrer l'autre et dans leurs interprétations font rarement l'objet d'une analyse systématique.

Dans ce numéro, nous nous proposons de débattre de la (non)reconnaissance de la part d'émotions dans les travaux de recherches ethnographiques, par les chercheurs eux-mêmes tout comme par leur communauté scientifique, et de l'impact de cette (non)reconnaissance en termes épistémologiques et éthiques (Harris, 1997 ; Holland, 2007). L'engagement émotionnel du chercheur sera analysé à partir de différentes postures, tantôt mis au travail de la réflexivité pour plus de transparence dans l'enquête ; tantôt assumé comme orientation claire d'un écrit qui ne peut être que le résultat de la rencontre d'affects. En outre, ce sont parfois des êtres du côté de l'invisible ou des ancêtres qui viennent dire la place à accorder au chercheur ou qui l'enjoignent à prendre une place qu'il ne souhaitait pas ou n'imaginait pas occuper. La place à laquelle le chercheur est affecté peut également l'engager à devenir confident lorsqu'il est amené à recevoir une parole et des émotions qui n'ont pas d'autres lieux où être adressés.

Dans la lignée de la publication récente de Véronique Dassié et Manon Istasse (2015), plutôt que d'opposer « objectivation des émotions » du chercheur (Bernard, 2015), considérées comme biais potentiel à l'analyse rigoureuse du terrain (Elster, 2015), ethnographie sensible des émotions et

portée heuristique de ces dernières, notre démarche s'inscrit dans « le courant pragmatiste ». Courant au travers duquel s'observe « la réconciliation des émotions avec la raison » (Dassié et Valentin, 2015 ; Damasio, 1995 ; Davies et Spencer, 2010). « Les approches pragmatiques offrent de nouvelles perspectives dans la prise en compte des émotions. En se saisissant de l'expérience, elles ont en effet pour projet d'atteindre au plus près le vécu des individus dans de nombreux domaines » (Dassié et Istasse, 2015). La démarche adoptée a pour ambition de saisir ce que disent les mots, tout autant que les corps et les silences. Outre des terrains de longue durée, dans les recherches ici présentées, les intimités et les secrets, ne se sont donnés à comprendre que par l'implication pleine et entière, en ce y compris émotionnelle et sensorielle, des chercheurs.

Sans réduire les méthodes à des questions d'empathie émotionnelle, les textes regroupés dans ce volume mettent dès lors en évidence l'importance de partir des émotions pour tenter de mettre en mots et en sens les situations de violences vécues. La rencontre n'y est pas seulement envisagée comme outil méthodologique, mais comme donnée à part entière. Les auteurs interrogent les potentialités et les difficultés à l'inclure en tant que telle dans les matériaux recueillis, à faire de leurs propres émotions, non pas l'unique matière à analyser, mais un matériau complémentaire à ceux des récits et des observations. Le chercheur progressivement aux prises des vécus et des émotions qui l'entourent, peut, notamment dans les situations de grande souffrance, de traumatisme ayant atteint profondément les sujets, tenter de sentir au-delà des silences, de décoder à partir de ses propres ressentis ce qui bouleverse profondément l'autre. A l'écoute de ses émotions, il accède alors par petites touches aux impossibilités à dire. Chercheurs et interlocuteurs de terrain se retrouvent englobés dans un même vécu, qui passe par une expérimentation commune, là où l'observation participante se fait participation observante ; là où « l'être avec » se transforme momentanément en un « ressentir avec ». Tout en étant attentifs à ne pas enfermer les interlocuteurs dans les perceptions et les ressentis des chercheurs, la question de « l'expérience sensorielle » est centrale aux approches proposées (Méchin *et al.*, 1998). Dans ces approches, les sens « ne sont plus compris comme des canaux qui altèrent l'information sur soi et le monde qu'ils transportent, mais comme des formes d'être avec le monde, qui préexistent à toute pensée du sujet et de l'objet » (Colon, 2013 : 96).

Cet engagement expérientiel, « corps et âme » (Wacquant, 2000), au cœur des démarches ethnographiques partagées dans ce numéro, soulève des interrogations fondamentales. Néanmoins, si les émotions et les valeurs morales peuvent être partagées au point de rendre difficile la distinction entre le vécu biographique et le vécu ethnographique, l'inverse est également possible. Un terrain de profonds désaccords en termes de valeurs morales rend tout aussi complexe le travail de réflexivité qui engage à mettre à jour les systèmes de valeurs qui nous constituent et à partir desquels nous enquêtons

(Bellè, 2016) malgré l'« inconfort ethnographique » (Albera, 2001) parfois généré. Ainsi, la rencontre n'est pas seulement factice, elle n'est pas seulement méthode. Avec le temps et les relations qui se nouent, le chercheur est investi tout autant qu'il investit et investit lui-même certaines des personnes de son terrain, devenues parfois une part de sa vie (Mazzocchetti, 2015). Ce numéro envisagera également l'aveuglement potentiel qui peut résulter d'un engagement émotionnel prononcé, mais partiellement inconscient ou du moins non suffisamment mis au travail, tout autant que des biais interprétatifs et éthiques qui, a contrario, résultent d'une posture qui refuse de prendre en considération les émotions engagées. Seront aussi débattues les difficultés d'une posture qui ne se prétend pas neutre, car comportant une part de subjectivité, mais qui tente malgré tout de se rapprocher de la complexité des situations observées sans prendre parti, notamment en contextes de recherche polarisés, comme dans le cas de la prostitution ou encore, lorsque les chercheurs sont confrontés à des récits de guerre qui provoquent des émotions telles qu'elles engagent à des positions normatives implicites.

C'est donc un angle singulier d'analyse des violences qui se dessine ici. Plutôt qu'une approche par les violences frontales et/ou collectives (Lew et Bonnard, 2014 ; Nordstrom et Robben, 1996), dans la lignée des travaux de Veena Das (2000, 2007), nous nous attachons à saisir la manière dont les violences façonnent les subjectivités et les corps dans des contextes où la violence fait partie de la vie quotidienne. L'objectif n'est pas de tenter une définition de la violence, ni d'entrer en matière sur le pourquoi (les causes) ou le comment des violences dans une perspective d'anthropologie fondamentale (Héritier, 1996 et 1999), mais de proposer une réflexion épistémologique et éthique quant à l'appréhension des situations de violences. A la question de Gérard Lenclud, Elisabeth Claverie et Jean Jamin en 1984, « Une ethnographie de la violence est-elle possible ? », loin de toute prétention d'exhaustivité ou d'exclusivité, l'introspection à laquelle se livre les auteurs met en évidence l'apport d'une anthropologie sensible et des émotions en de pareils contextes.

SILENCES INTIMES ET POLITIQUES DES « MAUX DE FEMMES »

Un premier ensemble de textes composé de celui de Clara Lemonier et de Ramatou Ouédraogo aborde de manière spécifique les « maux des femmes » : les rapports de genre et de pouvoir, le monde des soins dit traditionnels voire sorciers tout autant que celui des hôpitaux et des centres de santé, les tabous relatifs aux corps des femmes insidieusement incorporés ou politiquement induits et les silences qui en découlent. Ces deux textes donnent à penser l'accès au récit et à l'expérience de l'intime, les balises qui permettent aux femmes de se dire, mais aussi la responsabilité qui incombe face à ce qui a été dit.

Le texte de Clara Lemonnier, à partir d'une ethnographie des pratiques de soins non conventionnelles en Médoc, propose une anthropologie réflexive des émotions. Là où il s'agit d'apprendre à écouter ce qui est dit comme ce que l'on ressent et à expérimenter afin d'entrer en confiance. Cette posture d'ouverture permet que les pratiques, ici auto-nommées « sorcières », non seulement s'énoncent mais se vivent dans un contexte où le corps et les maux des femmes, mais aussi leurs mots, sont marqués du sceau de la pudeur et du tabou. Si contrairement aux autres textes qui composent le dossier, la violence n'est pas d'emblée visible, si elle n'atteint pas directement à la vie, elle est néanmoins présente en filigrane des « maux de corps » que soignent ces femmes « sorcières ». Les rapports de domination et les violences sont davantage symboliques, incorporés, dissimulés parfois. Dans ce texte d'ethnographie sensible voire sensorielle (Laplantine, 2005), l'auteur nous raconte la nécessité d'être pris (Favret Saada, 1986) pour obtenir de la confiance, ainsi que les clefs de compréhension qui résultent de l'expérimentation : lorsque l'ethnologue vit et ressent en son corps, lorsque l'ethnologue est reconnu par ses interlocuteurs comme un semblable. Clara Lemonnier ayant ici été identifiée comme probable sorcière qui s'ignore. Cet engagement réciproque dans la relation ethnographique vient aussi ébranler les limites de l'ethnologue et participe de la transformation progressive de ce dernier. Le partage des « sensibilités au monde » (Mignolo, 2013) provoque des changements de perception et de positionnements irréversibles.

Ramatou Ouédraogo, elle, nous emmène dans la complexité de « faire dire l'avortement » dans un contexte de criminalisation, là où la parole a potentiellement des incidences en termes d'opprobre sociale, mais aussi sur le plan juridique. Investiguant les questions relatives à l'avortement au Burkina Faso, c'est donc à une ethnographie de l'illicite et du secret qu'elle nous invite. Si tout comme dans le texte précédent, il s'agit de « secrets de femmes », les avortements interdits et malgré tout pratiqués viennent d'emblée questionner les rapports de genre et les rapports de pouvoir qui président à leur élaboration, et, dont ils sont le reflet. Les secrets sont ici inviolables en tant que tabous intimes et sociétaux, mais aussi politiques. Se raconter et rendre compte de la parole de l'autre comportent des dangers importants : rien que le fait de parler avec l'ethnologue peut faire peser sur vous le soupçon de l'avortement. À nouveau, la confiance, loin d'être une évidence, est le résultat d'un investissement long et sincère de l'ethnologue, appelé parfois en pleine nuit pour faire face à l'urgence du corps qui saigne, à la solitude de celles qui ne peuvent que se cacher et se taire. Si l'ethnologue, ici associé aux mondes des institutions, est d'abord suspect, espion potentiel, il devient celui à qui il est possible de se livrer une fois testé sur la durée de ses engagements à tenir le silence, progressivement pris par les secrets qu'il détient. Cette entrée progressive dans le monde de l'autre, cet être relié, a des implications émotionnelles et méthodologiques importantes quand, une fois encore,

s'observe le basculement progressif de l'ethnologue vers davantage de complexité, mais aussi de sensibilité.

VIOLENCES DIRECTES, EMOTIONS ET POSITIONNEMENTS

Dans un deuxième ensemble de textes, Sibylla Mayer et Aurore Vermylen, à partir de leurs ethnographies de la prostitution de rue et des camps de réfugiés, explorent l'impact de la confrontation directe à la violence sur les analyses, mais aussi sur la « personne-citoyenne-chercheuse » qu'elles sont. Face à la mort brutale, les émotions et les positionnements scientifiques et humains sont particulièrement ébranlés. La mort violente et les récits de crimes de guerre auxquels elles ont dû faire face, tel un électrochoc, sont venus remettre en cause les perceptions qu'elles avaient de leurs terrains et soulever de nouvelles questions à la fois méthodologiques et éthiques : Que suis-je en train de faire ? De quels aveuglements ces révélations après coup sont-elles révélatrices ?

Ainsi, Sibylla Mayer nous offre une rétrospective réflexive de son travail d'enquêtes auprès des prostituées de rue au Luxembourg. Elle relate comment l'annonce, une fois son terrain terminé, du meurtre d'un de ses interlocuteurs par un client est venu remettre en question le travail effectué. La confrontation au meurtre, et, donc à la violence de son terrain, lui a fait prendre conscience des manques inévitables de son enquête et de leur caractère situé. Si la violence était d'emblée au cœur de son écrit, car au cœur des relations quotidiennes observées entre prostituées, le choc de cette mort brutale, outre les affects engagés, fût aussi celui de réaliser à quel point le regard que l'on pose est toujours orienté. Aurore Vermylen, elle, nous propose une ethnographie des camps de réfugiés. Lieux profondément marqués par les « impositions discursives institutionnelles » qui formatent les discours attendus de ceux qui seront classifiés comme « bon réfugiés » : c'est-à-dire victimes à aider. Etrange paradoxe, malgré le caractère intrusif des histoires déposées, il n'y a dans les camps, tout comme dans l'ensemble des procédures d'asile, aucune place pour le récit de l'intime. Il s'agit de se raconter en conformité. Le quotidien est marqué d'une chape de silence difficile à fissurer. Ceci dit, à nouveau, l'être avec, la confiance progressive, les opportunités offertes par un terrain inscrit dans la durée, donnent progressivement accès à des récits moins lisses. Et dans un contexte de guerres ces récits peuvent être ceux de crimes. Le texte vient ici interroger de manière forte l'entrechoquement des valeurs et les troubles émotionnels qui résultent des confidences reçues d'un criminel de guerre.

Les deux textes en vis-à-vis soulèvent également quelques débats conjoints importants. D'une part, ils nous rappellent avec pertinence combien les terrains ethnographiques sont des espaces politiques et relationnels traversés par des rapports de force visibles et invisibles. Les violences entre prostituées

se donnent à voir du premier coup d'œil, tandis que les autres formes de violences sont davantage imperceptibles, voire insidieuses. La violence des récits formatés qui empêchent une narration respectueuse et complexe de soi, et, les tensions entre réfugiés et agents des camps cachent aussi les types de subjectivités et de personnalités qui se construisent dans les guerres de longue durée. D'autre part, toutes deux viennent réaffirmer l'importance de l'être avec et de la durée afin d'avoir accès à la complexité, d'autant plus dans des terrains où les personnes sont enfermées dans des étiquettes dichotomiques qui figent : le bon ou le mauvais réfugié, la prostituée victime de la traite ou des violences sexistes. D'un côté comme de l'autre, ils ne peuvent être que victimes ou coupables, avec un déni du caractère complexe de toute histoire de vie et de la capacité d'agir des concernés. Par la production de contre-récits, les ethnologues démontrent comment la sélection des parts de récits conformes à la trame attendue « produit une absence » : celle de la parole des principaux intéressés, souvent réduits au silence.

PARTAGER ET FAIRE DIRE LA VIOLENCE AU QUOTIDIEN

Le dernier ensemble de textes met davantage l'accent sur l'ethnographie des violences quotidiennes en contexte de guerres ou de régulation du vivre ensemble par les mafias, et, sur l'insécurité et la défiance qui en résultent. Les deux textes sont assez opposés sur la forme, mais se rejoignent sur le fond. Celui d'Astrid Jamar et Fairlie Chappuis prend acte des effets de la non prise en compte des enjeux émotionnels relatifs à de tels terrains, tandis que celui de Saskia Simon raconte le basculement progressif dans une émotion partagée avec les interlocuteurs de terrain et ses incidences en termes épistémologiques, mais aussi de mises en danger de soi et des interlocuteurs.

Le texte d'Astrid Jamar et de Fairlie Chappuis se singularise par le fait que les auteurs ne sont pas anthropologues, mais politologues, avec une spécialisation en études du développement et des conflits. Bien qu'elles s'inspirent des méthodes ethnographiques, elles travaillent surtout par le biais des récits. Ceci dit, le recueil de récits de guerre qu'elles sont amenées à réaliser les engage dans un processus réflexif qui se transforme au fil des pages en plaidoyer pour une anthropologie sensible des émotions. Plusieurs réflexions clefs émergent de ce travail introspectif. Nous en retiendrons ici trois. La notion de *modes of silencing* vient mettre en exergue les différentes modalités de « mises en silence » des émotions. Epinglant l'aberration méthodologique et éthique de ces « mises en silence », les auteurs énoncent comment dans leur domaine de recherche, les émotions sont généralement considérées comme des entraves à la scientificité, plutôt que reconnues comme partie intégrante de l'enquête. Et ce, non pas seulement comme travers, mais comme spécificités et forces à assumer comme telles. Au-delà des débats sur la mise au travail des émotions entre objectivation et clefs d'interprétation, il

s'agit de prendre au sérieux les effets dûs aux émotions ressenties. Les taire et les nier ne les fait pas disparaître. Il y a donc lieu de penser l'expression des émotions (sans tomber dans le travers de la mise en scène de soi) dans les analyses, et, de se démarquer de l'approche positiviste. La notion d'*emotional impunity* (« impunité émotionnelle ») est également primordiale. Avec cette notion, les auteurs décrivent comment : sourd à ses propres émotions, le chercheur l'est parfois aussi à celles de ses interlocuteurs. Elles mettent en exergue les effets potentiels de ces « silences » sur la qualité des analyses, mais aussi sur les personnes rencontrées, en particulier celles ayant vécu des traumatismes et des violences.

Enfin, le numéro se termine avec le texte de Saskia Simon. Suite à un terrain de plusieurs années dans la violence quotidienne d'un terrain au Guatemala, l'auteur explore les basculements progressifs qui lui ont permis de ressentir et d'interpréter au plus juste cette violence. Elle analyse ensuite les effets de ce basculement. Avec la notion clef de « co-temporalité », elle décrit comment son immersion progressive sur le terrain lui a permis de s'approcher des modes d'être et de penser de ses interlocuteurs. Sa capacité à ressentir le danger effectif, à avoir peur au « bon » moment et à savoir interpréter ses peurs en termes de comportements de prudence adéquats, sont le reflet de sa fine compréhension. Cependant, l'acquisition de cette position du dedans l'inscrit elle aussi dans des rapports sociaux violents où les meurtres, stratégies de règlements de compte ou d'intimidations par les mafias locales, sont courants. Si les émotions et les intuitions partagées lui révèlent ce que les mots taisent – la peur et l'omniprésence de la mort –, elles font aussi de l'ethnologue une cible potentielle comme chaque membre de la communauté. Tombe le masque de l'ignorance et avec lui les protections. Le décodage graduel réduit les distorsions tout en augmentant le danger. Ainsi, dans ce terrain également, l'auteure a dû « être prise » (Favret Saada, 1986) afin d'ethnographier les silences et de saisir ce qui se glisse entre les lignes d'un discours qui ne peut être que de surface, car marqué par le contexte de défiance.

OUVERTURE

Pour terminer, nous aimerions revenir sur les notions qui nous ont mis au travail et mettre en exergue quelques débats à poursuivre.

L'intime, tout d'abord. Accéder à l'intimité des autres, tout comme être confronté à des situations et des récits très forts (morts, meurtres, abus), conduit à « être affecté » dans sa propre intimité. Les vécus de « co-temporalité » engagent et viennent transformer l'anthropologue : là où il ne s'agit plus seulement de comprendre, mais d'être bouleversé.

Les silences, ensuite. Derrière la question des silences, il y a bien entendu celle des paroles de confiance et des paroles extorquées, mais aussi celle des

enjeux politiques des paroles publiques. Par l'immersion et la coprésence au monde progressive, l'anthropologue met à jour ce qui ne se dit habituellement pas dans la tourmente des violences quotidiennes. Il vient également révéler les impacts psychologiques, émotionnels et politiques des paroles extorquées, des silences et des voix qui s'élèvent. Sa responsabilité à l'égard de ses interlocuteurs et des mots qu'il pose est grande.

Et enfin, les violences. En situations de violences (criminalisation de la prostitution et de l'avortement, encampements, guerres, mafias...), les émotions naissent de la confrontation à la mort, à la maladie, aux atteintes faites aux corps, aux peurs, aux injustices, aux fragilités. Pour le chercheur, le choix de dire ou de taire ce que les personnes lui ont confié, ce qu'il a vu et ce que les politiques fabriquent comme violences, comporte risques et responsabilités. La question de la « co-temporalité » est aussi celle-là : comprendre du dedans, ressentir avec, enjoignent également à se positionner. Le travail sur soi, les normes et les valeurs, mais aussi les bouleversements vécus, n'en sont que plus importants. Si l'engagement a souvent une connotation, pour le moins implicite, morale ou politique (Piccoli et Mazzocchetti, 2016), s'ajoute ici le rôle des affects : colère, honte, impuissance, tristesse... Positionnement sur le fil lorsqu'il s'agit de se garder de tout misérabilisme, en reconnaissant pourtant que la confrontation aux violences et aux injustices joue dans les engagements pris. Si l'ethnographie de l'intime, des silences et des situations de violences comporte de nombreux défis, elle invite à un engagement méthodologique clair : celui de la prise au sérieux des émotions et des incidences afférentes ; celui du dévoilement des rapports de force contenus entre les mots, les morts et les silences.

BIBLIOGRAPHIE

Michel AGIER, *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*, Paris, Flammarion, 2008.

Dionigi ALBERA, « Terrains minés », *Ethnologie Française*, 1, 2001, pp. 5-13.

Elisa BELLÈ, « Knowing as Being, Knowing is Being. Doing a Political Ethnography of an Italian Right-Wing Party », *Anthropologie et développement*, 44, 2016, pp. 79-100.

Julien BERNARD, « Éclairer un point aveugle », Dossier Émotion/Émotions, *Terrains/Théories*, n° 2, 2015 [En ligne]. URL : <http://teth.revues.org/268>

Sophie CARATINI, *Les non-dits de l'anthropologie*, Paris, PUF, 2004.

Paul-Louis COLON (eds.), *Ethnographier les sens*, Paris, Pétra, 2013.

Antonio DAMASIO, *L'erreur de Descartes. La raison des émotions*, Paris, Editions Odile Jacob, 1995.

Veena DAS et al. (eds.), *Violence and Subjectivity*, Berkeley, University of California Press, 2000.

Veena DAS, *Life and Words : Violence and the Descent into the Ordinary*, Berkeley, University of California Press, 2007.

Véronique DASSIE et Manon ISTASSE (eds.), Dossier Le chercheur face aux émotions, terrains et théories, *Influxus*, 2015 [En ligne]. URL : <http://www.influxus.eu/article835.html>

Véronique DASSIE et Virgine VALENTIN, « Recherches éprouvées : les sciences sociales mises à l'épreuve des émotions ? », *Influxus*, 2015 [En ligne]. URL : <http://www.influxus.eu/article1029.html>

James DAVIES et Dimitriane SPENCER (eds.), *Emotions in the Field. The Psychology and Anthropology of Fieldwork Experience*, Stanford, Stanford University Press, 2010.

Elisabeth DEFREYNE *et al.* (eds.), *Intimité et réflexivité, Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. Investigations d'Anthropologie Prospective, n° 11, 2015.

Jon ELSTER, « L'influence négative des émotions sur la cognition », *Terrains/Théories*, n° 2, 2015 [En ligne]. URL : <http://teth.revues.org/255>

Jeanne FAVRET-SAADA, « Être affecté », *Les cahiers de Gradhiva – Histoire et archives de l'anthropologie*, 8, 1990, pp. 3-10.

Clifford GEERTZ, *Savoir local, savoir global. Les lieux du savoir*, Paris, PUF, 2012 [1986].

Christian GHASARIAN (dir.), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris, Armand Collin, 2004.

Jennifer HARRIS, "Surviving Ethnography : Coping with Isolation, Violence, and Anger", *Qualitative Report*, 3(1), 1997, pp. 1-13.

Françoise HÉRITIER (eds.), *De la violence II*, Paris, Odile Jacob, 1999.

Françoise HÉRITIER (eds.), *De la violence I*, Paris, Odile Jacob, 1996.

Jane HOLLAND, « Emotions and Research », *International Journal Of Social Research Methodology*, vol. 10, n°3, 2007, pp. 195-209.

François LAPLANTINE, *Le social et le sensible : introduction à une anthropologie modale*, Paris, éditions Téraèdre, 2005.

François LAPLANTINE, *Quand le moi devient autre. Connaître, partager, transformer*, Paris, CNRS éditions, 2012.

Gérard LENCLUD, Elisabeth CLAVERIE et Jean JAMIN, « Présentation : Une ethnographie de la violence est-elle possible ? », *Études rurales*, n° 95-96, 1984, pp. 9-21.

Ilan LEW et Daniel BONNARD (eds.), « Anthropologie historique des violences de masse », *Emulations*, n° 12, 2014 [En ligne]. URL : <http://lectures.revues.org/15160>.

Jacinthe MAZZOCCHETTI, « Basculements sensibles, implications et écritures », in Elisabeth DEFREYNE *et al.* (eds.), *Intimité et réflexivité. Itinérances d'anthropologues*, Louvain-la-Neuve, Academia, Coll. Investigations d'Anthropologie Prospective, n° 11, 2015, pp. 83-114.

Colette MECHIN, Isabelle BIANQUIS et David LE BRETON (eds.), *Anthropologie du sensoriel : Les sens dans tous les sens*, L'Harmattan, Paris, 1998.

Walter MIGNOLO, « Géopolitique de la sensibilité et du savoir. (Dé)colonialité, pensée frontalière et désobéissance épistémologique », *Mouvements*, 73 (1), 2013, pp. 181-190.

Carolyn NORDSTROM et Antonius ROBBEN (eds.), *Fieldwork under Fire : Contemporary Studies of Violence and Culture*, Berkeley, California Press, 1996.

Emmanuelle PICCOLI et Jacinthe MAZZOCCHETTI, « Défis et potentiels des recherches de terrain engagées en sciences sociales / Challenges and Potentials of Engaged Fieldwork Research in Social Sciences », *Anthropologie et développement*, 44, 2016.

Loïc WACQUANT, *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, Commeau et Nadeau, 2000.